

C'est à Ottawa, au ministère, qu'il faut s'en prendre.

On va porter Riel au cimetière de Saint-Boniface, où il repose maintenant.

La huitième page, sous sa forme très humoristique, cache une plaie que sent bien le héros du réveillon.

Jamais il ne s'est senti plus seul. Pendant que tout le monde s'amuse en famille, lui a oublié qu'il n'est pas bon que l'homme soit seul, et il est là, seul, avec... d'autres bêtes.

Ne le plaignez pas, mesdemoiselles, c'est un être indigne de pitié, un misérable, un bandit, un être sans cœur..... c'est un CÉLIBATAIRE.

LÉON LEDIEU.

LA CHAPELLE BLANCHE

SOUVENIR DE NOËL

CHACQUE année, à la Noël, j'entendais vanter par mes petits camarades, les splendeurs de la messe de minuit. Mon imagination d'enfant était vivement surexcitée par ces récits, par les cérémonies et les chants naïfs qui, ce jour-là, égayaient la mode-est-église de ma ville natale, par l'histoire touchante de la naissance de l'Enfant-Dieu que le curé racontait à la grand-messe.

Chaque année, à la Noël, je disais à ma mère : — Je voudrais bien aller à la messe de minuit... Et invariablement, mon excellente mère me répondait :

— Les petits enfants n' sortent pas la nuit par le froid qu'il fait. Mais tu entendras la messe dans la chapelle blanche.

Cela voulait dire que je dormirais paisiblement sous son doux regard, entre mes draps, la tête bien abritée par les blancs rideaux de mon lit.

Un jour de Noël, je revins à mon idée avec une insistance particulière. Pour me calmer, ma mère me promit de me conduire à la messe de minuit l'année prochaine. J'aurais huit ans. Je serais un grand garçon. Je pourrais alors braver le froid de la nuit.

Cette promesse ne fut pas oubliée.

* * *

L'hiver qui suivit se distingua par sa rigueur. Vers le milieu de décembre, la neige tomba abondamment.

La plaine revêtit son épais manteau de ouate et les toits des maisons disparurent sous une teinte uniforme d'une éclatante blancheur. Puis le froid devint plus vif. La neige cessa de tomber ; et quand Noël arriva, il gelait à pierre fondre.

Mais bien réchauffé et bien clos dans la salle à manger où flambait un feu clair, je me souciais peu de la gelée et de la glace. Au repas de midi, quand vint le dessert, je déclarai sérieusement qu'ayant huit ans passés, j'entendais bien, comme on me l'avait promis, aller à la messe de minuit à l'église de la ville et non dans la chapelle blanche.

Ma mère, en entendant cette déclaration basée sur une promesse formelle, fut un peu embarrassée. Mais je n'y pris pas garde et je ne remarquai pas non plus l'hésitation avec laquelle elle me dit :

— Eh bien, nous irons, malgré l'horrible froid qu'il fait. Mais il n'est pas encore minuit et nous avons le temps de nous préparer.

J'étais ravi. J'allais enfin réaliser mon rêve, voir de mes yeux ces belles fêtes chrétiennes que les ombres de la nuit rendaient encore plus mystérieuses et plus attrayantes. Je sautais de joie. Je parcourais la maison en chantant des cantiques :

Il est né, le divin enfant ;

Jouez, hautbois ; sonnez remusettes....

et dans mon attente anxieuse, la soirée me semblait extraordinairement longue.

* * *

Après le souper, quand tout fut calme et silencieux, je vis mes parents assis au coin du feu, comme à l'ordinaire, mon père lisant près de la lampe, ma mère un peu dans l'ombre, fixant sur moi ses regards profonds si tendres et si aimants, je sentis mon enthousiasme se calmer légèrement. Encore quatre heures à attendre, me disais-je, minuit n'arrivera donc jamais.

Ma mère me prit sur ses genoux, m'embrassant, me câlinant, sans me parler de nos grands projets. Je me laissais faire. Je m'abandonnais à ce doux bien-être, me sentant réchauffé par cet amour maternel si pénétrant, bien plus que par l'ardent brasier qui scintillait près de nous.

Peu à peu un engourdissement voluptueux s'empara de moi. Le sommeil, d'abord lointain, presque invisible, arrivait à pas légers. Mes yeux commençaient à se remplir d'une poussière impalpable qui voilait ma vue. Je faisais mille efforts pour me tenir éveillé. Je luttais avec énergie. Mais j'allais être bientôt vaincu.

Ma mère s'apercevait depuis longtemps de ce combat acharné et en souriait intérieurement. Quand elle vit que j'allais être terrassé par l'ennemi, elle me dit :

— Mon enfant, il faudra aller te coucher.

— Non ! maman, m'écriai-je en me frottant les yeux, je veux aller à la messe de minuit.

— Certainement, nous irons. Mais il n'est que neuf heures. Tu as le temps de faire un bon somme. On va bassiner ton lit. Tu dormiras bien tranquille, et quand la messe sonnera, je te réveillerai.

Après quelques résistance, je finis par me laisser persuader. Je suivis ma mère et, quand je fus couché dans mon petit lit bien chaud, je dis encore les yeux à demi-clos :

— Maman, tu me le promets, tu me réveilleras... et je m'endormis.

* * *

Un peu avant minuit, toutes les cloches de l'église se mirent en branle. J'entendais distinctement leur joyeux carillon qui jouait des airs populaires. J'écoutais aussi le bruit régulier et sec, sur le verglas de la rue, les pas des paysans se rendant à la messe.

— Voici le moment, me dis-je tout réjoui.

En effet, ma mère, déjà prête, s'approchait de mon lit et m'aidait à m'habiller. Ce ne fut pas long. Je mis de jolis gants fourrés, des chaussons de laine tout neuf, et nous partîmes.

La nuit me parut claire comme le jour et toute resplendissante d'une lumière surnaturelle. Je ne sentais pas du tout le froid. Il neigeait. Dans le ciel, bien haut, j'entrevois comme une troupe d'anges aux longues ailes repliées, rangés en cercle sous des amandiers fleuris et occupés à plumer de grands cygnes ; et plumes et fleurs tombaient lentement en neige aussi douce et aussi tiède que le duvet de mon oreiller.

Nous arrivâmes en quelques minutes à l'église. La nef, tout éclata de lumière, me parut se perdre dans des profondeurs extraordinaires. Mille cierges allumés, jusque sous le cintre, jetaient de tous côtés des rayons jaune comme de l'or en feu. La foule immense s'entassait au centre et dans les bas-côtés. Dans le lointain, le chœur et l'autel se confondaient sous un semis serrés d'étoiles scintillantes. Nous pûmes traverser facilement la foule et prendre place dans la chapelle de la Vierge. Au fond, dans l'ombre, on apercevait vaguement l'étable de Bethléem, au sol couvert d'une paille fine et argentée, la crèche où dormait l'Enfant Jésus, la Vierge Marie près de lui assise et saint Joseph à genoux, avec un nimbe au-dessus de la tête.

* * *

La cérémonie commença. J'écoutais avec ravissement une musique céleste qui semblait venir de la tribune et des grands orgues, où se mêlait des voix de jeunes filles et des accents extra-terrestres que je n'avais jamais entendus. Je levai les yeux et je vis un chœur de séraphins, drapés de gaze, planant dans le vide et tenant à la main des harpes, des lyres, comme dans un des tableaux de l'église. Ils chantaient en s'accompagnant, et je répétais moi-même les paroles ailées de leurs cantiques.

Un bruit de pas se fit entendre à l'entrée de l'église. Un frémissement de surprise courut dans l'assistance, et je vis arriver un groupe de jeunes paysans couverts de blanches fourrures, portant des boulettes enrubanées ou de longs bâtons aux bouts recourbés. C'étaient les bergers de Bethléem. Ils entrèrent dans la chapelle de la Vierge, pénétrèrent dans l'étable subitement grandie et se mirent à jouer une aubade en l'honneur de l'enfant divin, et se rangèrent ensuite sur les côtés de l'étable et adorèrent le Rédempteur.

Puis vinrent les trois rois Mages, précédés par une énorme étoile, qui marchait devant eux, et suivis d'une longue escorte de serviteurs et d'esclaves portant de l'encens, de la myrthe et des étoffes précieuses. Ils s'agenouillèrent et se mirent aussi en adoration.

* * *

Alors parurent trois nouveaux personnages que je ne distinguai pas bien d'abord. Peu à peu ils se rapprochèrent, et je vis au premier rang une brebis toute blanche. Elle s'avancait timidement, et son bêlement plaintif se transformait, par un phénomène surnaturel, en paroles douces et aimantes à la louange de Jésus enfant. Derrière elle marchait un bœuf majestueux, puis arriva, d'un air humble et contrit, l'âne aux grandes oreilles. Il remuait la tête du haut en bas pour exprimer son respect, et on l'entendit braire des paroles confuses et incohérentes, qui mirent en joie tout l'auditoire, anges, rois et bergers, et firent même naître un léger sourire sur les lèvres de la Vierge et de saint Joseph.

Cet incident fut de courte durée, et je vis alors, avec une joie mêlée de surprise, le petit Jésus lui-même, devenu tout à coup un enfant de mon âge, prendre la main de sa mère et venir à nous. Quel bonheur ! j'allais pouvoir aussi lui parler et lui exprimer mon amour.

La Vierge Marie, dans sa simple robe bleue, aux plis droits, mais avec la démarche d'une reine, s'approcha de ma mère ; et, pendant que ces dames causaient entre elles, le petit Jésus me prit par la main et me dit :

— Voulez-vous jouer avec moi ?

Mais la sainte Vierge, se penchant vers son fils :

— Tu n'embrasses pas ton petit ami, lui dit-elle ?

Alors le petit Jésus m'embrassa sur les deux joues.

Au contact de cette bouche divine, j'éprouvai une sensation indéfinissable de plaisir et de fierté. Je me sentis rouler dans un abîme de béatitude, de blancheur et de lumière, et je perdis tout sentiment de la réalité.

Le lendemain, à mon réveil, je vis ma mère près de mon lit, le regard inquiet :

— Tu as mal dormi me dit-elle. N'es-tu pas malade ?

— Oh ! non. Je te remercie bien de m'avoir mené à la messe de minuit. C'était bien beau.

Et je me mis à lui raconter tout ce que j'avais vu.

— Mon pauvre enfant, ton récit est fort joli, ajouta-t-elle en me prenant par la main pour voir si je n'avais pas un peu de fièvre, mais ce n'est qu'une vision que le bon Dieu t'a envoyée dans la chapelle blanche.

— Comment ? Tu ne m'as donc pas réveillé ?

— Non, mon enfant, tu dormais si bien et il faisait si mauvais temps que je n'ai pas tenu ma promesse.

— Alors, je n'ai rien vu ? rien entendu ? je n'ai fait que rêver ?

Et je pleurai amèrement sur mes premières illusions.

GABRIEL MARC.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

MAL DE TÊTE.—Trempez un essuie-main dans de l'eau bien chaude, tordez et appliquez sur la tête où est le mal, et mettez un essuie-main sec par-dessus. Cela guérira le plus mauvais mal de tête.

A MÉDITER

Il y a dans le Christianisme une admirable connaissance du cœur humain. Pour empêcher que l'amour de soi ne se déprave, la religion lui présente un but ravissant qu'elle place dans un autre monde. L'homme, animé d'espoir d'atteindre ce but, pratique le désintéressement sur la terre, il a la force de s'élever jusqu'à l'abnégation de lui-même. Otez la religion, l'égoïsme règne et cherche à s'assouvir ici-bas.

"ALMANACH POUR TOUS."—Cet excellent et joli almanach, pour 1886, vient de nous être expédié par la maison L.-A. Choquet et frère, de Saint-Hyacinthe. Nous le recommandons à nos lecteurs. Cet almanach contient cent pages d'impression. En vente chez tous les libraires.